



BULLETIN DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

BIFAO 73 (1973), p. 71-101

Rodolphe Kasser

Les dialectes coptes.

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724711448	<i>Athribis XI</i>	Marcus Müller (éd.)
9782724711615	<i>Le temple de Dendara X. Les chapelles osiriennes</i>	Sylvie Cauville, Oussama Bassiouni, Matjaž Kačičnik, Bernard Lenthéric
9782724711707	????? ?????????? ?????????? ??? ? ? ????????	Omar Jamal Mohamed Ali, Ali al-Sayyid Abdelatif
9782724711462	<i>La tombe et le Sab?l oubliés</i>	Georges Castel, Maha Meebed-Castel, Hamza Abdelaziz Badr
9782724710588	<i>Les inscriptions rupestres du Ouadi Hammamat I</i>	Vincent Morel
9782724711523	<i>Bulletin de liaison de la céramique égyptienne 34</i>	Sylvie Marchand (éd.)
9782724711400	<i>Islam and Fraternity: Impact and Prospects of the Abu Dhabi Declaration</i>	Emmanuel Pisani (éd.), Michel Younès (éd.), Alessandro Ferrari (éd.)
9782724710922	<i>Athribis X</i>	Sandra Lippert

LES DIALECTES COPTES

Rodolphe KASSER

L'étendue considérable du territoire égyptien (près de mille kilomètres d'Assouan à la mer Méditerranée) rend extrêmement vraisemblable l'existence de dialectes à l'époque pharaonique déjà, quand l'élément ethnique égyptien, quelles que soient ses origines, s'est trouvé clairement constitué, et assez nombreux pour s'implanter un peu partout dans la longue vallée du Nil; d'ailleurs, à l'époque copte, nous constatons l'existence de dialectes en très grand nombre : nous les distinguons les uns des autres par l'orthographe qu'ils utilisent.

En effet, quand on cherche à étudier les dialectes d'une langue morte, dont la prononciation n'est plus connue que très imparfaitement, on se heurte à de grandes difficultés, dues précisément à l'ignorance actuelle de la prononciation dialectale de cette langue⁽¹⁾. Alors, tout en étant bien conscient des dangers inhérents à l'utilisation irréfléchie d'une telle hypothèse de travail, en grande partie arbitraire, le chercheur en vient à admettre, pratiquement, qu'il y a, pour lui, des « dialectes » différents seulement là où il peut constater, dans les textes, l'existence de « systèmes orthographiques » nettement différents⁽²⁾ les uns des autres.

L'étude des dialectes coptes est donc pratiquement, pour nous, l'étude de l'orthographe de ces dialectes. Certes, nous utilisons cette voie d'approche parce que, nous l'avons dit, nous n'en avons pas d'autre à notre disposition; mais nous savons qu'elle est d'une qualité douteuse. En effet, dans quelle mesure ces différents systèmes orthographiques correspondent-ils à diverses prononciations dialectales

(1) Cette ignorance est à peine atténuée par l'étude de la transcription de mots de cette langue dans d'autres langues contemporaines, hélas mortes elles aussi, ou ayant survécu après avoir évolué d'une manière très profonde.

(2) On ne tiendra pas compte, évidemment,

des différences orthographiques échappant à toute règle, et purement occasionnelles. Cf. R. Kasser, « Dialectes, sous-dialectes et 'dialecticules' dans l'Égypte copte », *ZÄS* 92 (1966), p. 106-114.

plutôt qu'aux habitudes codifiées de diverses écoles de scribes⁽¹⁾?... il nous est difficile de le savoir aujourd'hui. Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons pas partager, à ce sujet, l'optimisme de J. Vergote, *Phonétisme historique de l'Égyptien, les consonnes*, Louvain 1945, p. 3-4 : « A une date qui nous échappe, située peu de temps avant le début de notre ère, des scribes égyptiens ont adopté l'alphabet grec pour la notation de leur langue maternelle. A cette fin, ils ont dû analyser avec soin les phonèmes existant en ce moment-là. Ils ont noté par la lettre grecque correspondante ceux pour lesquels ils trouvaient un équivalent hellénique; pour les autres, au nombre de sept, ils ont emprunté des symboles adéquats à l'écriture démotique. Tant du côté égyptien que du côté grec, ils étaient libres de toute tradition ou convention orthographique et par conséquent, au moment de l'emprunt, leur alphabet se rapproche sensiblement d'un système de transcription phonétique. Le fait est trop rare dans l'histoire des langues et trop précieux pour que nous n'essayions pas d'en tirer tout le profit possible ». Cette description de la genèse du copte en tant que langue littéraire n'est-elle pas un peu idéalisée?... Il nous semble bien que le passage de l'écriture égyptienne hiéroglyphique et démotique à l'écriture copte a dû être un phénomène plus complexe, et finalement aussi un peu moins rare et extraordinaire dans l'histoire des langues. Les divers textes dits « vieux-coptes » ne nous donnent guère l'impression d'avoir été écrits suivant les principes d'une seule corporation de scribes, travaillant selon un système bien codifié; on pressent là, plutôt, les résultats d'essais individuels, réalisés indépendamment les uns des autres, dans une période de tâtonnements et d'incertitude. Chacun des textes « vieux-coptes », est, en fait, foncièrement hétérogène; et il ne correspond jamais exactement à l'un ou l'autre des dialectes coptes tels qu'ils sont apparus plus tard, déjà au moins sommairement codifiés, au seuil de la période copte (III^e siècle). C'est d'ailleurs là, plus encore qu'à la période pré-copte du « vieux-copte », que se manifeste l'essentiel du phénomène copte tel qu'il peut intéresser les égyptologues. On voit donc, au III^e-IV^e siècle, apparaître simultanément, dans presque toutes les parties de l'Égypte, et par les copies de divers textes littéraires (la Bible surtout, mais aussi les textes gnostiques ou para-gnostiques), toute une série de systèmes orthographiques coptes que, pour notre commodité, nous pensons pouvoir assimiler grosso modo aux divers dialectes existant forcément

(1) Cf. R. Kasser, « Dialectes... », p. 108.

en Egypte à cette époque. Ces systèmes ont été sans doute élaborés (un peu auparavant, disons au II^e-III^e siècle) par des corporations de scribes égyptiens (ou, dans certains cas, gréco-égyptiens), mais ces hommes ne pouvaient jouer aucun rôle officiel dans la vie intellectuelle de leur pays. En effet, à cette époque, ce dernier était encore officiellement païen, tandis que nos scribes étaient chrétiens (ou juifs), ou para-chrétiens⁽¹⁾. Pour autant que, à cette époque de décadence de l'Egypte, les scribes officiels de ce pays aient encore possédé une tradition professionnelle uniforme et s'y soient tenu strictement, il est au moins probable que nos scribes marginaux, (judéo-)chrétiens, ont pu et dû travailler dans une grande indépendance vis-à-vis de cette tradition officielle. Mais ils ont dû travailler aussi dans une grande indépendance réciproque, chaque corporation ou groupe de scribes correspondant à une communauté religieuse locale, à une époque où l'Eglise, souvent persécutée, était encore assez mal structurée, et pouvait difficilement contrôler et unifier l'activité déployée par les chrétiens dans les diverses parties d'un même pays.

Il nous paraît donc imprudent d'affirmer que les dialectes de la langue égyptienne populaire du début de notre ère ont été, à ce moment-là, transcrits selon un système uniforme, et que, par conséquent, l'orthographe adoptée pour les divers dialectes coptes reflète assez fidèlement leur prononciation contemporaine. Certes, chaque groupe de scribes devait s'efforcer d'« analyser avec soin les phonèmes existant en ce moment-là », mais ils n'ont pu le faire, probablement, en toute indépendance vis-à-vis « de toute tradition ou convention orthographique ». Ces traditions et ces conventions s'étaient formées peu à peu, au cours des siècles précédents, différentes suivant les régions, et selon la personnalité, la formation sociale, et l'origine ethnique (Egyptiens autochtones, Gréco-égyptiens, Grecs d'Alexandrie, Judéo-grecs, etc.), des pionniers de l'orthographe pré-copte. Et quand tel groupe de scribes jeta les bases de l'orthographe de tel dialecte copte, on peut penser qu'il le fit en connaissant jusqu'à un certain point les conventions adoptées par tel ou tel autre groupe attelé à une tâche similaire (c'est pourquoi les dialectes coptes ont entre eux, finalement, beaucoup plus de points communs que de différences), mais il ne se tint sans doute jamais pour absolument lié par ces

(1) Les gnostiques tenaient à être considérés comme chrétiens, et sans doute les païens les tenaient-ils pour les adeptes d'une sorte de christianisme.

conventions-là, et il ne put faire entièrement abstraction des contingences qui lui étaient propres (traditions locales, personnalité, formation et héritage ethno-culturel des membres de ce groupe). Telle est, du moins, l'impression que nous donnent les phénomènes linguistiques par lesquels se manifeste l'accession des différents dialectes coptes au stade littéraire, phénomènes dont l'ensemble constitue, pour nous, la naissance de la langue copte.

Ainsi, nous l'avons dit, ces dialectes se présentent d'abord à nous comme autant de systèmes orthographiques différant les uns des autres sur tel ou tel point particulier. Or le plus souvent, ces différences sont uniquement *vocaliques*. Vocaliques ou consonantiques, elles sont bien visibles en copte, où les voyelles sont notées aussi bien que les consonnes. Il n'en est malheureusement pas de même en égyptien pharaonique.

Si l'on veut chercher à connaître les dialectes qui ont très vraisemblablement existé déjà dans l'Égypte pharaonique, on se heurte donc à un obstacle supplémentaire : celui que constitue, pour nous, le système hiéroglyphique égyptien, même sous sa forme la plus simplifiée. En effet, l'égyptien pharaonique (ancien-égyptien, moyen-égyptien, néo-égyptien, démotique) se sert d'une écriture essentiellement *consonantique* ⁽¹⁾, en sorte que, s'il y a eu des différences dialectales uniquement vocaliques dans l'égyptien pharaonique, elles nous échappent aujourd'hui. Seules apparaissent à nos yeux, dans les cas les plus favorables, quelques différences consonantiques. Par elles, nous pouvons savoir surtout ⁽²⁾ qu'il y a eu au moins deux dialectes principaux, vraisemblablement contemporains, dans l'Égypte pharaonique : celui de Haute-Égypte (probablement dans la région

(1) Il ne possède pas, comme le copte, un certain nombre de signes qui ne sont consonantiques en aucun cas, et dont la fonction est purement vocalique.

(2) Cf. A. Baillet, «Dialectes égyptiens», *Recueil de Travaux* 3 (1882), p. 32-42, et 4 (1883), p. 12-20 (ouvrage un peu vieilli). F. Lexa, «Les dialectes dans la langue démotique», *Archiv Orientalni* 6 (1934), p. 161-172. Et surtout W.F. Edgerton, «Early Egyptian Dialect Interrelationship», *BASOR* 122 (1951),

p. 9-12. On trouve encore, dans E. Edel, *Altägyptische Grammatik*, I, Rome 1955, quelques indications qui, selon W. Wycichl (communication manuscrite), peuvent être interprétées comme des faits dialectaux : § 114 : *hsf* « abwehren », variante *hsb*; *fsy* « kochen », plus tard *psy* (ⲡⲓⲤⲉ); § 124 *wnm* « essen », une fois *wnb*; § 142 *y* et *w* apparaissent l'un pour l'autre dans des terminaisons grammaticales, par exemple *-ny* = *-nw* (terminaison des nombres cardinaux).

de Thèbes), et celui de Basse-Egypte (probablement dans la région de Memphis et dans le Delta); chacun d'entre eux paraît appartenir à une époque particulière, et ils semblent donc se succéder chronologiquement; mais c'est là une illusion : en effet, suivant que le pharaon résidait à Thèbes ou à Memphis, dans les textes (toujours officiels ou semi-officiels), le dialecte de la région choisie était utilisé à l'exclusion de l'autre (ou des autres); cependant, cette suprématie n'était que momentanée; il est vraisemblable que, en règle générale, elle n'entraînait aucunement la mort des autres dialectes : même si on ne les voyait pas (ou plus) apparaître dans des *textes*, ils continuaient cependant à exister, simultanément, en tant qu'*idiomes parlés*, et non écrits.

Toute étude des *dialectes égyptiens* sera donc, en fait, surtout une étude des *dialectes coptes*, tels que nous pouvons les connaître à travers les divers systèmes orthographiques attestés par les manuscrits coptes, et tels qu'ils ont été révélés peu à peu à la science moderne, à mesure que les documents anciens étaient exhumés et étudiés.

Certes, le plus souvent, les dialectes apparus récemment ne nous permettent pas de reconnaître directement, à travers eux, les dialectes plus anciens qui les ont précédés. Chaque époque de l'histoire égyptienne a connu ses idiomes locaux, mais on ne saurait affirmer tout simplement que chacun d'entre eux s'est contenté de se perpétuer, s'il l'a pu, d'une manière linéaire, en réapparaissant de période en période sous une forme rajeunie. Il y a eu aussi des époques de nivellement, où, à la suite d'interférences réciproques accrues, ou, par la prédominance qu'un dialecte plus favorisé pouvait acquérir, il s'est formé une sorte de *koinè* dont l'influence s'est étendue sur la plus grande partie de l'Égypte, éliminant complètement, peut-être, certains idiomes locaux, modifiant en tous cas, plus ou moins profondément, presque tous les autres : chaque dialecte apparu après cette époque est donc issu à la fois de cette *koinè* et du dialecte l'ayant précédé dans son canton.

Pour parler des dialectes coptes, nous utiliserons la terminologie correspondant aux recherches les plus récentes ⁽¹⁾, mais il faut savoir que, du XVII^e au XX^e siècle, les dialectes coptes ont reçu les noms les plus divers. Au moment où les études

⁽¹⁾ Ces dialectes coptes, avec leurs sigles (*E, S, C, P, I, A, L, M, N, H, F, K, B, G, D*), sont définis et décrits ci-dessous, p. 79-91.

coptes ont commencé à prendre leur essor, dans la première moitié du XVII^e siècle, les trois derniers dialectes de la langue copte, *S*, *F* et *B* étaient en train d'expirer en Egypte, ou avaient déjà expiré depuis peu de temps. Seul *B* était utilisé encore, comme il l'est aujourd'hui, en tant que langue liturgique de l'Eglise copte. Par leurs contacts directs avec les chrétiens coptes, les savants européens ne connaissaient guère que *B*, ce dialecte étant donc ainsi, pour eux, le « copte » par excellence.

D'autre part, ces premiers coptisants avaient compris combien il était indispensable pour eux de connaître des manuscrits coptes anciens, pour assurer mieux le fondement de leurs recherches. Ces savants s'efforçaient donc de se procurer des copies coptes de toutes sortes, conservées dans les bibliothèques coptes d'Egypte (le plus souvent des bibliothèques de couvents), et parmi les premiers manuscrits qui leur furent communiqués se trouva la fameuse grammaire copte-arabe d'Athanase de Qous (XI^e siècle); elle ne traite que de *B* et de *S*, mais elle parle aussi d'un troisième dialecte, dans ce passage fort important ⁽¹⁾ :

(Scala copte 44 de la Bibliothèque Nationale de Paris, p. 154, colonne gauche, lignes 14-22)

14	وانت تعلم ان اللغة القبطية
15	مقسومة على ثلاثة افلام منها
16	القبطى المصرى الذى هو الصعيدى
17	ومنها القبطى الكبيرى المعروف
18	بالكيرة ومنها القبطى البشمورى
19	المستعمل ببلاد البشمور كما تعلم
20	انما المستعمل الآن القبطى
21	الكبرى والقبطى الصعيدى
22	والاصل فيهم لغة واحدة

« ... (14) et tu sais que la langue copte se répartit (litt. est divisée) (15) sur trois régions, dont (16) le copte de *Miṣr* qui est le *saïdique*, (17) le copte *bohairique* connu (18) par la *Boḥāïra*, et le copte *bachmourique* (19) utilisé dans le pays de *Bachmoūr*, comme tu le sais; (20) maintenant sont utilisés (encore seulement) le

⁽¹⁾ Il a déjà été publié par E. Quatremère, *Recherches critiques et historiques...*, Paris 1808, p. 20-21, mais il ne nous paraît pas

inutile de le rééditer ici en le transcrivant et en le traduisant d'une manière encore plus littérale.

copte (21) bohaïrique et le copte saïdique, (22) et ils sont, à leur origine, une seule langue »⁽¹⁾.

Enfin, comme les premiers coptisans étaient surtout des égyptologues, utilisant le copte pour arriver à comprendre l'égyptien⁽²⁾, ils cherchaient tout naturellement à retrouver, dans les dialectes coptes, un reflet des dialectes égyptiens, correspondant eux-mêmes aux deux (ou trois) pôles principaux de la vie politico-culturelle de l'Égypte pharaonique : la Haute-Égypte (Thèbes) et la Basse-Égypte (Memphis) (avec, parfois, le pôle intermédiaire qu'avait pu constituer la Moyenne-Égypte).

En cherchant à superposer ces trois triades, les savants n'eurent aucune peine à comprendre que le « copte de *Miṣr* », ou « saïdique », était *S*, et ils le situèrent évidemment en Haute-Égypte⁽³⁾. De même, le « bohaïrique » était *B*, et si le centre de ce dialecte était le Delta occidental, on admettait que sa région pouvait être identifiée pratiquement à tout le Delta, même à toute la Basse-Égypte⁽⁴⁾. Dès lors,

(1) Cette nouvelle transcription du texte d'Athanase de Qous, avec sa traduction, sont l'œuvre de notre collègue W. Vycichl, auquel nous exprimons ici notre profonde gratitude.

(2) Cf. *infra*, n. 4.

(3) *S* fut donc appelé souvent « thébain » (et rarement « dialecte de la Haute-Égypte » ou « du Sud »). Certes, *Miṣr* peut signifier aussi bien le Caire que l'Égypte tout entière. Si Athanase de Qous avait résidé dans le Delta, on aurait compris que seules les régions de Basse-Égypte soient apparues clairement dans sa description, le « copte de *Miṣr* » ayant été, pour lui, le dialecte de la métropole toute proche, le Caire, et de toute la vallée du Nil au sud du Caire, jusqu'à Assouan (sans qu'il ait voulu dire par là que le centre de diffusion de ce dialecte ait été le Caire). Mais ce grammairien habitait en Haute-Égypte, à une époque où d'une part, *S* était encore la langue véhiculaire de tout le peuple copte d'Égypte (à l'exception du Delta peut-être), et où, d'autre part, *B* était devenu,

depuis peu, la langue ecclésiastique et liturgique de toute l'Église copte. Cette innovation avait dû rencontrer quelques résistances dans la Haute-Égypte, et il n'est pas invraisemblable que l'évêque de Qous ait tenu à donner à chaque dialecte l'importance que lui faisait mériter son passé : pour ce grammairien, *S* était donc, en droit, le dialecte de toute l'Égypte, *B* celui de la *Bohaïra* seulement (sans parler du « bachmourique », patois d'un petit canton du Delta oriental, qui ne devait sa célébrité qu'au souvenir encore vivace d'un épisode sanglant du IX^e siècle, la révolte des Bachmourites, exterminés ensuite ou dispersés, leur dialecte étant mort avec eux).

(4) Après avoir été simplement le « copte », *B* fut donc appelé souvent « memphitique » (et rarement « dialecte de la Basse-Égypte » ou « du Nord »). Ceux qui appelaient « copte » le dialecte *B* donnaient alors à la langue copte en général le nom de « langue égyptienne » : on peut bien voir, par là, le centre d'intérêt de leur recherche (égyptologie).

il ne restait plus qu'à identifier le « bachmourique » à *F*, et à en faire le dialecte de la Moyenne-Egypte, ce qui souleva dès le début d'importantes difficultés : on les écarta longtemps au moyen d'hypothèses éminemment fragiles, jusqu'au moment où l'on comprit que cette identification était décidément insoutenable, et qu'il était préférable de l'abandonner ⁽¹⁾.

Nous avons tenu à donner ici une liste, aussi complète que possible, des dialectes coptes dont nous savons quelque chose, et même si peu que ce soit; c'est pourquoi nous mentionnons les sigles de quinze dialectes, alors qu'on en trouve seulement cinq dans le *Dictionary* ⁽²⁾, six dans *Bala'izah* ⁽³⁾ et dans les derniers fascicules du nouveau *Handwörterbuch* ⁽⁴⁾, sept (ou huit) dans les *Compléments* ⁽⁵⁾, ou neuf dans les *Compléments morphologiques* ⁽⁶⁾, dans la dissertation de Schüssler ⁽⁷⁾, et dans le *Dictionnaire auxiliaire* ⁽⁸⁾. En fait, comme nous le verrons plus loin, sur ces quinze dialectes, seuls sept sont attestés d'une manière tout à fait satisfaisante, et pour les autres, nos informations sont plus ou moins déficientes, quand elles ne sont pas réduites à fort peu de chose ⁽⁹⁾.

⁽¹⁾ L. Stern, *Koptische Grammatik*, Leipzig 1880, p. XII etc. et p. 11 etc., a joué un rôle décisif dans ce renouvellement de la terminologie dialectale copte. Mais tous ne l'ont pas suivi immédiatement; en 1899 encore, G. Maspero a publié un texte *F* sous le titre suivant : « Fragments de l'évangile selon S. Matthieu en dialecte bachmourique », *Recueil de Travaux* 11 (1889), p. 116.

⁽²⁾ W.E. Crum, *A Coptic Dictionary*, Oxford, 1939.

⁽³⁾ P. Kahle, *Bala'izah*, Oxford, 1954.

⁽⁴⁾ W. Westendorf, *Koptisches Handwörterbuch...*, fasc. 1, 2, 3, Heidelberg, 1965, 1967, 1970.

⁽⁵⁾ R. Kasser, *Compléments au dictionnaire copte de Crum*, le Caire, 1964.

⁽⁶⁾ R. Kasser, « Compléments morphologiques au dictionnaire copte de Crum », *BIFAO* 64, 1966, p. 19-66.

⁽⁷⁾ K. Schüssler, *Epistularum Catholicarum*

Versio Sahidica, Hüllern, 1970 (dissertation inédite).

⁽⁸⁾ R. Kasser (avec W. Vycichl), *Dictionnaire auxiliaire, étymologique et complet de la langue copte*, fasc. 1, Genève, 1967.

⁽⁹⁾ On se demandera sans doute quels sont, pour nous, les critères selon lesquels nous estimons qu'une nouvelle forme dialectale constitue un nouveau dialecte (auquel nous attribuons un sigle particulier), et non pas simplement un sous-dialecte (subdivision d'un dialecte déjà connu, à laquelle nous donnons le sigle de ce dialecte, avec, en plus, quelque marque distinctive mineure). Nous jugeons qu'une forme dialectale originale atteste un dialecte nouveau quand elle présente des différences importantes par rapport au dialecte déjà connu qui lui ressemble le plus dans l'ensemble de ses caractéristiques orthographiques. Une différence consonantique, même unique, mais suffisamment constante, est

Voici la description de ces dialectes, du sud au nord (cf. *infra*, p. 101)⁽¹⁾. On peut, d'après leurs caractéristiques phonétiques, les répartir grosso modo ainsi : dialectes de *Haute-Egypte* : (*E*), (*C?*), *P*, *I*, *A*, et peut-être *L*; dialectes de *Moyenne-Egypte* : peut-être *L*, et *M*, *N*, *H*, *F*, et peut-être encore *K*; dialectes de *Basse-Egypte* : peut-être *K*, et *B*, (*G?*), (*D*); *S*, et peut-être *C* avec lui, pourraient être placés en différents endroits, soit après *E*, ou près de *M*, ou encore après *F*. Nous reparlerons, plus loin, de ce classement, et d'autres qui le motivent, en comparant entre eux les systèmes consonantiques et vocaliques de ces divers dialectes.

E = « dialecte d'Eléphantine » [identifié depuis 1958]⁽²⁾. On n'en a retrouvé pratiquement aucun mot, puisqu'il n'a pas été clairement attesté, jusqu'ici, par un manuscrit copte. Mais on connaît son existence et sa situation approximative par l'influence qu'il a exercée sur le vocabulaire d'un idiome voisin, le vieux-nubien, et par les traces qu'il a laissées dans la toponymie.

S = « dialecte saïdique » [il n'a pas eu besoin d'être identifié, car il n'est pratiquement jamais tombé dans l'oubli]. *S* est, de tous les dialectes coptes, le

toujours considérée comme importante. Les différences vocaliques sont considérées comme secondaires, mais si elles se présentent en nombre suffisant, elles caractérisent un dialecte nouveau. Par exemple, *C* a le vocalisme de *S*, mais il a, en plus des consonnes de *S*, la lettre ʒ (= *h* et *h̄*). Si *C* avait le vocalisme de *B*, on pourrait à la rigueur estimer que ʒ est une forme anormale de *h̄*, et considérer la forme dialectale du manuscrit contenant ʒ comme un sous-dialecte de *B*. Le dialecte *L* est subdivisé en sept sous-dialectes (évangile de Jean, Acta Pauli, [ms. de Heidelberg et ms. Bodmer], textes gnostiques I, 1-3, I, 5, X, 1-2, XI 1-2 d'une part et I, 4 d'autre part], textes manichéens, [ManiPK et ManiH]) qui diffèrent entre eux presque uniquement par des caractéristiques vocaliques, fort intéressantes en elles-mêmes, mais cependant mineures (cf. *infra*, p. 83, note 5), et il ne saurait être

question de promouvoir chacun de ces sous-dialectes au rang de dialecte, en lui attribuant un sigle dialectal particulier.

⁽¹⁾ En fait, la situation exacte de certains d'entre eux nous est mal connue. Nous les « situons » alors, autant que possible, entre les deux autres dialectes auxquels ils ressemblent le plus; leur situation est alors, de ce fait, « logique » plutôt que géographique. La situation de *S*, dialecte « neutre », répandu dans toute l'Égypte (sauf peut-être le Delta) dès les origines de la langue copte, posait un problème particulier. Nous l'avons donc « domicilié », un peu arbitrairement, dans la région de Thèbes, tout en reconnaissant qu'il aurait pu l'être tout aussi bien dans la région de Memphis ou un peu plus au sud, quelque part entre *B* et *M*.

⁽²⁾ Cf. W. Vycichl, « A late Egyptian Dialect of Elephantine », *Kush* 4 (1958), p. 176-178.

mieux attesté : on en a de si nombreux textes littéraires, longs et de qualité excellente, qu'il est maintenant parfaitement connu. Le manuscrit le plus ancien que nous en ayons est du III^e-IV^e siècle; ce dialecte, typiquement « neutre », a été en contact avec tous les autres dialectes du pays, dialectes plus ou moins locaux, qu'il a, ensuite, étouffés (à l'exception de *F* et de *B*); *S* a été, ainsi, la langue véhiculaire de l'Égypte copte, du sud au nord (à l'exception peut-être du Delta), des origines jusqu'au XI^e siècle au moins. Il a également été, très tôt, et jusqu'au XI^e siècle, la langue liturgique officielle de l'Église copte; ensuite, cette prérogative a passé à *B* (cf. *infra*, p. 88). *S*, refoulé peu à peu par *B* et par l'arabe, a duré cependant, dans certaines parties reculées de la Haute-Égypte, jusqu'à l'extinction complète de la langue copte, au XVII^e siècle environ⁽¹⁾. L'attention des premiers coptisants a été attirée d'abord surtout par *B*, langue liturgique de l'Église copte, mais ils n'ont pas ignoré pour autant l'existence de *S*, moins bien attesté, mais mentionné par Athanase de Qous⁽²⁾. Depuis le XVIII^e siècle, ils ont pleinement accordé à ce dialecte l'importance qu'il méritait. *S* a été appelé, dès le XVII^e siècle, « saïdique » ou « thébain »⁽³⁾, rarement « oberägyptisch » ou « southern dialect »⁽⁴⁾.

C = « dialecte C » [texte unique publié en 1921⁽⁵⁾, dialecte identifié en 1972]. *C* n'est attesté que très imparfaitement, par un seul texte, non littéraire, disparate, dont le fond dialectal est *S*, mais où l'on peut déceler des traces importantes (consonantiques) d'un autre dialecte⁽⁶⁾, que nous appelons précisément *C* (en souvenir de E. Chassinat). Le manuscrit contenant ce texte est du X^e siècle, ce qui nous prouve en tous cas que *C* a duré jusqu'à cette époque⁽⁷⁾; ensuite, il a dû disparaître, étouffé par *S* ou par l'arabe, ou éventuellement encore par *B*. Cependant, l'origine de *C* pourrait bien être aussi reculée que celle des dialectes coptes incontestablement anciens. Ce document a été trouvé près de Girga, un peu au sud d'Akhmîm.

(1) Cf. *infra*, p. 88, note 5.

(2) Cf. *supra*, p. 76-77.

(3) Cf. *supra*, p. 77, note 3.

(4) Il est même arrivé que *S* ait été pris pour du mauvais *B*!... D. Wilkins, *Dissertatio de lingua coptica*, Amsterdam 1715.

(5) E. Chassinat, *Un papyrus médical copte*,

Mém. Inst. Fr. Arch. Or. 32, 1921.

(6) Cf. *supra*, p. 78, note 9.

(7) On imaginerait mal, cependant, qu'un dialecte aussi mal attesté et dont l'aire géographique était vraisemblablement très restreinte, ait pu durer au-delà du X^e ou du XI^e siècle.

Cette indication géographique aurait dû nous conduire à le classer, ici, entre *P* et *A*; mais nous avons préféré le mettre à côté de *S*, dialecte avec lequel *C* semble avoir des affinités vocaliques extrêmement nettes; d'ailleurs, un manuscrit peut voyager, et aboutir (et être retrouvé) assez loin de son lieu d'origine. Chassinat, publiant ce texte en 1921, a remarqué ses particularités graphiques, mais il a hésité à voir en elles les traces d'un dialecte copte spécial, et les autres coptisants, après lui, n'ont pas accordé une attention particulière à ce problème.

P = « dialecte P » (ou « paléothébain »⁽¹⁾) [texte unique publié en 1960⁽²⁾, dialecte identifié en 1963]. On connaît *P*, pour l'instant, par un seul texte, mais c'est un texte littéraire, long, et en dialecte suffisamment pur. Le manuscrit qui l'atteste est du IV^e (peut-être du IV^e-V^e) siècle; ce dialecte n'a guère pu durer au-delà du V^e siècle, et il a disparu vraisemblablement à ce moment-là, repoussé d'abord par *A* et par *L*, puis, comme beaucoup d'autres dialectes locaux, étouffé par *S*. *P* est le dialecte copte le plus archaïque de tous, et le plus riche en lettres d'origine démotique. Où était-il parlé?... le manuscrit qui nous l'a fait connaître semble avoir été trouvé un peu à l'est (nord-est) de Nag^g Hammādi. Mais surtout, grâce à *Bala'izah I*⁽³⁾, p. 48-192, *P* a pu être localisé plus précisément encore par Nagel⁽⁴⁾, qui voit en lui l'ancien dialecte de Thèbes; cet auteur, comme Schüssler⁽⁵⁾, lui attribue donc le sigle « Th »⁽⁶⁾.

I = « dialecte I » [texte unique publié en 1946⁽⁷⁾, dialecte identifié d'abord sommairement en 1946, puis plus précisément en 1972]. On connaît *I*, pour l'instant,

⁽¹⁾ Cf. *supra*, p. 79-80 (à propos de *S*, appelé aussi, autrefois, « thébain »).

⁽²⁾ R. Kasser, *Papyrus Bodmer VI, livre des Proverbes*, Louvain 1960.

⁽³⁾ Cf. *supra*, p. 78, note 3.

⁽⁴⁾ P. Nagel, « Der frühkoptische Dialekt von Theben », *Koptologische Studien in der DDR*, Halle-Wittenberg 1965, p. 30-49.

⁽⁵⁾ Cf. *supra*, p. 78, note 7.

⁽⁶⁾ Nous préférons suivre autant que possible les procédés appliqués dans le *Dictionary* de Crum, et éviter de donner à des dialectes

purs des sigles composés de plus d'une seule lettre.

⁽⁷⁾ P. Lacau, « Fragments de l'Ascension d'Isaïe en copte », *Muséon* 59, 1946, p. 453-467. Une partie de ce texte avait été éditée déjà auparavant, d'une manière insuffisante, par L. Th. Lefort (« Fragments d'apocryphes en copte akhmîmique », *Muséon* 52, 1939, p. 1-10), mais l'éditeur avait omis, dans sa transcription, le signe qui est la marque la plus originale du dialecte *I*.

par un seul texte, littéraire, mais malheureusement très bref, et où nulle part ce dialecte ne se trouve à l'état pur ⁽¹⁾; ce texte fait voir cependant assez nettement les caractéristiques dialectales importantes (consonantiques) de *I*. Le manuscrit qui l'atteste est du IV^e siècle. Ce dialecte n'a guère pu durer au-delà du V^e siècle, et il a disparu vraisemblablement comme *P*. Quelle est la région de *I*?... on ne sait pas où a été trouvé le document qui nous a fait connaître ce dialecte, mais quand on examine ses affinités vocaliques et consonantiques, on peut penser que le lieu d'origine de *I* était situé au nord de la région de *P*, et près de la région de *A*, ou aussi de *L*. C'est pourquoi nous avons placé *I* entre *P* et *A*.

A = « dialecte akhmîmique » [premier texte publié en 1884 ⁽²⁾, dialecte identifié en 1886] ⁽³⁾. *A*, dont la localisation est maintenant bien assurée ⁽⁴⁾, est attesté par un nombre assez important de textes de toutes sortes, dont plusieurs sont littéraires, et suffisamment longs ⁽⁵⁾. Notre manuscrit *A* le plus ancien est du IV^e siècle; ce dialecte a pu durer ensuite jusqu'au VI^e siècle ⁽⁶⁾, et peut-être même jusqu'au VIII^e siècle ⁽⁷⁾; ensuite, il a dû disparaître, étouffé par *S*. On a pensé, au début, que *A* était un dialecte né du « vieux-copte », et qu'il était l'ancêtre de *S* surtout, et, dans une certaine mesure, aussi de *B* (voir ce qui est dit à ce propos sous *L*) ⁽⁷⁾. Il est arrivé que *A* soit nommé aussi « dialecte de Panopolis », ou autrement encore ⁽⁸⁾.

⁽¹⁾ La pauvreté de cette documentation ne doit pas décourager le chercheur. Celle de *M* n'était guère plus riche quand P. Kahle a identifié ce dialecte, dont sont apparus, tout à coup, et tout à fait récemment, tout un lot d'importants manuscrits (cf. *infra*, p. 84-85).

⁽²⁾ U. Bouriant, *Les papyrus d'Akhmîm*, Mém. Miss. Arch. Fr., I (1884), p. 243-304.

⁽³⁾ G. Maspero, « Notes sur différents points de grammaire et d'histoire », *Recueil de Travaux* 3 (1886), p. 179-182.

⁽⁴⁾ Cf. U. Bouriant, « Notes de voyage », *Recueil de Travaux* 11 (1889), p. 131-159.

⁽⁵⁾ Cf. P. Kahle, *Bala'izah* I, Oxford, 1954, p. 272-273.

⁽⁶⁾ Cf. H. Thompson, *The Gospel of St. John...*, London 1924, p. XXI a.

⁽⁷⁾ Cf. P. Kahle, *Bala'izah* I, p. 201.

⁽⁸⁾ Cf. U. Bouriant, « Fragments des petits prophètes en dialecte de Panopolis », *Recueil de Travaux* 19 (1897), p. 1-12. Mais Bouriant avait parlé aussi, d'abord, de « bachmouri-que » (*sic!*... cf. *op. cit. supra*, note 7, à la page 279). Stern, selon Steindorff (*Die Apokalypse des Elias...*, Leipzig 1899, p. 2) aurait qualifié ce même dialecte de « untersahidisch »; mais alors, ne faisait-il pas allusion plutôt à certains textes *F^s* ou *F^b*?

L = « dialecte lycopolitain » (appelé aujourd'hui encore, à tort, « subakhmîmique », sigle *A*₂, par trop de coptisants)⁽¹⁾ [premier texte publié en 1904⁽²⁾, dialecte identifié (en tant que dialecte de plein droit et non pas simplement en tant que sous-dialecte), et d'une manière suffisamment nette, en 1934⁽³⁾]. On connaît *L* maintenant par un groupe assez important de textes littéraires longs et d'excellente qualité⁽⁴⁾; ils attestent, chacun, une forme dialectale suffisamment pure, mais elle n'est pas exactement la même d'un document à l'autre, en sorte qu'on parle volontiers, à propos de *L*, d'un groupe de sous-dialectes (sept, selon nous⁽⁵⁾). Notre manuscrit *L* le plus ancien est du IV^e siècle; ce dialecte a pu durer ensuite jusqu'à la fin du V^e siècle, ou jusqu'au VI^e siècle, mais il semble avoir disparu ensuite, étouffé par *S*. On a cru d'abord que *L* était un dialecte « intermédiaire », né de *A* (lui-même né du « vieux-copte ») et ancêtre de *S*, dialecte plus évolué⁽⁶⁾; c'est pourquoi *L* a reçu alors le nom de « subakhmîmique », et le sigle *A*₂. On l'a appelé aussi, quelquefois, « assioutique »⁽⁷⁾. Il n'est pas facile de localiser exactement *L*; ce dialecte qui est, comme *S*, remarquablement « neutre », semble avoir été, lui aussi, en contact avec un grand nombre de dialectes voisins (*S*, *P*, *I*, *A*, *M*, peut-être *F* et *K*). On peut se demander si, éventuellement au III^e-IV^e siècle (à un moment où la suprématie de *S* ne s'était peut-être pas encore affirmée d'une manière absolument nette dans cette région), *L*, issu des environs d'Assiout, n'a pas joué, jusqu'à un certain point, et provisoirement, le rôle de langue véhiculaire d'une vaste zone géographique, allant à peu près d'un point situé, au nord, quelque part entre Béni Souef et El Minya, jusqu'aux environs de Qous au sud.

⁽¹⁾ Il faut se décider à abandonner maintenant ce sigle-là, puisque, depuis longtemps, les coptisants sont d'accord pour affirmer qu'on a là un dialecte indépendant, et non pas un sous-dialecte de *A*.

⁽²⁾ C. Schmidt, *Acta Pauli...*, Leipzig 1904.

⁽³⁾ M. Chaîne, *Les dialectes coptes assioutiques A2*, Paris 1934.

⁽⁴⁾ Cf. P. Kahle, *Bala'izah I*, p. 206-219 et 273.

⁽⁵⁾ Cf. *supra* p. 78 (-79), fin de la note 9.

⁽⁶⁾ Cf. C. Schmidt, *op. cit.*, p. 16, note 6, 2^e édition (1905), p. 19. W.E. Crum, *Catalogue of the Coptic Manuscripts in the British Museum*, London 1905, par exemple p. 506 a, parle, à propos d'un texte *L*, de «specimen of a sa'idicized Ahmimic, wherein the peculiar *h* is replaced by the ordinary *z* (cf. the dialect of Schmidt's *Acta Pauli*)».

⁽⁷⁾ Cf. M. Chaîne, *op. cit.* note 3, et, tout récemment encore, K. Schüssler, *op. cit.* p. 78, note 7.

M = « dialecte moyen-égyptien »⁽¹⁾ [premier texte publié en 1922⁽²⁾, dialecte identifié en 1954⁽³⁾]. Les plus importants manuscrits de ce dialecte sont encore inédits. Ce sont : 1° un codex de parchemin du début du VI^e siècle (?), contenant principalement l'évangile selon saint Matthieu, (J. Assfalg avait été chargé de le publier); 2° un codex de parchemin, également du VI^e siècle (?), contenant la première moitié du livre des Actes des Apôtres (I,1 - XV,3), et dont l'édition, préparée d'abord par le regretté T.C. Petersen⁽⁴⁾, est confiée actuellement à un autre coptisant; 3° un codex de papyrus (en moins bon état que les deux précédents), du V^e siècle (début?), contenant apparemment toutes les Epîtres du Nouveau Testament, et dont la publication est préparée par T. Orlandi⁽⁵⁾. Comme on peut le voir par l'âge de ces manuscrits, le dialecte qu'ils attestent est, grosso modo, contemporain de *S*, *A*, *L* etc.; mais il est difficile de dire quand il a disparu (vraisemblablement étouffé par *S*) : ce pourrait être dans la première moitié du VII^e siècle. *M*, assimilé au début à *F* (on le considérait comme une sorte de *F*^a), a été appelé autrefois, comme ce dernier, tantôt « moyen-égyptien », tantôt « fayoumique ». J. Vergote⁽⁶⁾, comme K. Schüssler⁽⁷⁾, l'appellent « oxyrhynchite ». La localisation de ce dialecte dans la région d'Oxyrhynque semble en effet assurée, mais nous préférons ne pas devoir utiliser ici un sigle « O » qui créerait des confusions avec l'« old coptic » du *Dictionary* de Crum. *M* paraît être, comme *S* et *L*, un dialecte « neutre », qui a été en contact avec plusieurs dialectes voisins (*S*, *L*, *H*, *F*,

(1) Cf. *infra*, p. 87 (à propos de *F*^a etc.).

(2) Cf. W.E. Crum et H.I. Bell, *Wadi Sarga...*, Copenhague 1922, p. 29-30.

(3) Cf. P. Kahle, *Bala'izah*, I, Oxford, 1954, p. 220-227. Il est vrai que Crum déjà (*op. cit.* note 2), en publiant le premier texte *M*, avait dû considérer qu'il était écrit en dialecte « middle-egyptian », mais c'était là un terme qu'il utilisait, comme d'autres coptisants, pour désigner *F* en général, y compris *F*^a, *F*^b, etc. (cf. par exemple W.E. Crum, *Catalogue of the Coptic Manuscripts in the British Museum*, Londres 1905, p. 237-314 et 504-512).

(4) Cf. T.C. Petersen, « An early Coptic

Manuscript of Acts... », *Catholic Biblical Quarterly*, 26, 2 (1964), p. 225-241.

(5) Bien qu'il n'ait pas encore achevé l'identification détaillée du manuscrit, T. Orlandi a eu l'extrême amabilité de nous confier déjà les premiers résultats de son analyse : nous lui en témoignons ici toute notre reconnaissance. Il nous écrivait donc, le 8.5.72, que le texte de ce codex s'étendait au moins de Rom. XIV, 22 à Col. III, 6, mais qu'il restait encore beaucoup de fragments à identifier.

(6) Cf. J. Vergote (Compte-rendu de P. Kahle, *Bala'izah*, Oxford 1954), dans *Chronique d'Egypte*, 30 (1955), p. 174 etc.

(7) Cf. K. Schüssler, *op. cit.* p. 78, note 7.

peut-être *K*). *M* pourrait donc avoir été, jusqu'à un certain point et provisoirement (en partie parallèlement à *L* et avant que s'affirme la suprématie de *S*), la langue véhiculaire de la Moyenne-Egypte, environ de la vallée du Nil à la hauteur du Fayoum au nord, jusqu'à Antinoé près de Dairout approximativement, au sud.

N = « dialecte N » [texte unique encore inédit ⁽¹⁾, dialecte identifié en 1972]. Ce texte semi-littéraire, de longueur médiocre, nous est attesté par un document du IX^e (ou de la fin du VIII^e ?) siècle; ce document est écrit par trois mains différentes, dont seule la troisième nous donne *N*, sous une forme qui est parfois pure, mais trop souvent aussi mêlée de marques dialectales hétérogènes, ou simplement, défigurée par une orthographe particulièrement hésitante et irrégulière. Bien que ce papyrus soit tardif, on ne saurait exclure que *N* ait existé, à l'état non-littéraire, et sous une forme moins évoluée, dès les origines de la langue copte; on pourrait trouver en effet quelques traces de son influence dans des documents plus anciens, d'autres dialectes (surtout *S* et *F*). Il est difficile de localiser exactement *N*, mais comme, d'une part, il présente certaines affinités apparentes avec *M*, et que, d'autre part, il provient d'un texte étroitement lié à celui qui nous atteste *H* (cf. *infra*), on peut le situer quelque part dans la région d'Oxyrhynque et d'Achmounein. *N* a dû disparaître, comme *H*, aux environs du X^e-XI^e siècle, étouffé principalement par *S* (ou par l'arabe, ou éventuellement encore par *B*). Précédemment, *N* a été considéré comme une sorte de fayoumique ⁽²⁾.

H = « dialecte hermopolitain » ⁽³⁾ [texte unique encore inédit ⁽⁴⁾, dialecte identifié en 1966] ⁽⁵⁾. Ce texte, semi-littéraire et assez long, est attesté par un document

⁽¹⁾ Il est contenu dans le « Morgan Papyrus Codex C. 31 » (sigle « PcodMor » dans le *Dictionary* de Crum), auquel nous avons eu accès grâce à une copie et des photographies de l'original, que J. Drescher a eu l'extrême amabilité de mettre à notre disposition. *N* est attesté, dans ce document, par le texte de la main γ (cf. R. Kasser, « Dialectes, sous-dialectes et 'dialecticules' dans l'Égypte copte », *ZÄS* 92 (1966), p. 106-114.

⁽²⁾ Cf. *infra*, note 5.

⁽³⁾ Nous devons cette appellation à K. Schüssler (*op. cit.* p. 78, note 7). Précédemment, nous avons nommé ce dialecte « achmounique », en lui donnant cependant le sigle *H*.

⁽⁴⁾ C'est le « Morgan Papyrus Codex C. 31 » (cf. *supra*, note 1). Dans ce manuscrit, *H* est attesté surtout par le texte de la main α .

⁽⁵⁾ Cf. R. Kasser, « Dialectes, sous-dialectes et 'dialecticules' dans l'Égypte copte », *ZÄS*

du IX^e (ou de la fin du VIII^e ?) siècle, le même dont fait partie aussi le texte attestant *N*. Le texte où l'on trouve *H* a été écrit par la « première main » de ce papyrus. Même dans ce document unique, le dialecte *H* n'apparaît pas régulièrement sous une forme tout à fait pure. Nous l'avons dit, le manuscrit est tardif, et la forme dialectale *H* qu'il nous atteste paraît à première vue très évoluée, et même décadente (simple étape vers la naissance, avortée, d'une nouvelle forme, « post-copte », de la langue égyptienne?)⁽¹⁾; pourtant, l'on ne saurait exclure que ce dialecte ait existé, à l'état non-littéraire, et sous une forme plus classique, dès les origines de la langue copte; on trouve en tous cas de nombreuses traces de son influence dans des documents plus anciens, d'autres dialectes (surtout *S* et *F*), et ils permettent aussi de le localiser d'une manière assez sûre dans la région d'Achmounin (c'est pourquoi nous l'avons appelé d'abord « achmouninique ») ou Hermopolis (voir *Bala'izah*, I, p. 48-192)⁽²⁾. Le document qui nous atteste son existence nous prouve que *H* était encore vivant au IX^e siècle; ce dialecte a peut-être atteint même le X^e-XI^e siècle, mais ensuite, il a dû disparaître, étouffé par *S* (ou par l'arabe, ou éventuellement encore par *B*). Précédemment, *H* a été considéré comme une sorte de « fayoumique »⁽³⁾.

F = « dialecte fayoumique » [premier texte publié en 1789⁽⁴⁾, dialecte identifié d'une manière suffisamment nette en 1880⁽⁵⁾]. *F*, dont la localisation est maintenant bien assurée⁽⁵⁾, est attesté par un nombre assez important de textes de toutes sortes, dont plusieurs sont littéraires, et suffisamment longs. Notre manuscrit *F* le plus ancien est du III^e-IV^e siècle, et ce dialecte pourrait bien avoir duré, sous une forme très atténuée, jusqu'à l'extinction complète de la langue copte, au XVII^e

92 (1966), p. 106-114. « Compléments morphologiques au dictionnaire copte de Crum », *BIFAO* 64 (1966), p. 19-66. Dans son *Dictionary*, Crum semble avoir tenu *H* (comme *M*) pour une variété de *F*. Il était bien conscient, d'ailleurs, du fait que son sigle *F* recouvrait probablement une pluralité de dialectes voisins, encore mal définis (cf. *Dict.* p. VII). Cf. *infra*, p. 87.

⁽¹⁾ Cf. *supra*, *op. cit.* p. 85, note 5 (*ZĀS*).

⁽²⁾ Cf. *supra*, p. 84, note 3.

⁽³⁾ Cf. *supra*, p. 85, note 5.

⁽⁴⁾ M. Münter, *Commentatio de indole versionis sahidicae Novi Testamenti*, Copenhague 1789, et A. Georgi, *Fragmentum evangelii S. Johannis graeco-copto-thebaicum*, Rome 1789 (selon E. Quatremère, *Recherches...*, p. 148-149).

⁽⁵⁾ Cf. L. Stern, *Koptische Grammatik*, Leipzig 1880, p. 14 etc.

siècle environ ⁽¹⁾. *F* a été assimilé longtemps au « bachmourique » mentionné par Athanase de Qous, au XI^e siècle ⁽²⁾; on l'a considéré aussi, occasionnellement, comme étant une variété du bohaïrique (il s'agit là probablement de textes *F^s* et *F^b*, cf. *infra*) ⁽³⁾, ou de saïdique ⁽⁴⁾ (« untersahidisch ») ⁽⁵⁾. Depuis L. Stern ⁽⁶⁾, certains coptisans ont commencé à pressentir la pluralité des dialectes de la région comprise entre Antinoé (Dairout) et Memphis, y compris le Fayoum ⁽⁷⁾, et ils ont appelé souvent « fayoumique » le pur dialecte de la cuvette du Fayoum (*F*), réservant le nom de « moyen-égyptien » ⁽⁸⁾ ou de « memphitique » ⁽⁹⁾ au dialecte moins pur (*F^s*, *F^m*, *F^h*, *F^b*, etc.) de la vallée du Nil proche du Fayoum.

K = « dialecte K » [texte unique publié en 1950 ⁽¹⁰⁾, dialecte identifié, avec quelques réserves, en 1972 ⁽¹¹⁾]. *K*, dont le sigle a été choisi en souvenir de P. Kahle, n'est attesté, pour l'instant, que par un seul texte littéraire, et en dialecte suffisamment pur peut-être, mais non exempt d'incertitudes orthographiques semblant indiquer toujours une hésitation entre *S* et *B*; en outre, ce texte est très bref; on le trouve uniquement dans un fragment de folio de manuscrit du IV^e-V^e siècle; ce dialecte, vraisemblablement, a eu une durée très courte, et a disparu au V^e ou au VI^e siècle, étouffé par *S* (et par *F* et *B*?). Quelle est la région propre à *K*?... il est difficile de le savoir. Ce folio a été trouvé à Deir el Bala'izah (près d'Abou Tig, un peu au sud d'Assiout), mais Kahle estime, pour divers motifs, que ce document

⁽¹⁾ La diminution de la vitalité de *F* n'a pas été aussi rapide que celle de la plupart des autres dialectes coptes; cf. *infra*, p. 95, note 6.

⁽²⁾ Cf. *supra*, p. 76-78.

⁽³⁾ Cf. « memphiticus alter », dans R. Tuki, *Rudimenta linguae coptae sive aegyptiacae*, Rome 1778 (selon L. Stern, *Koptische Grammatik*, Leipzig 1880, p. 14).

⁽⁴⁾ Ainsi M. Münter, *op. cit.* p. 86, note 4 (selon E. Quatremère, *Recherches...*, p. 149).

⁽⁵⁾ Cf. J. von Lemm, *Koptische Apokryphe Apostelacten*, Mélanges Asiatiques ..., St. Pétersbourg 1890.

⁽⁶⁾ *Op. cit.* p. 86, note 5. G. Steindorff, *Koptische Grammatik*, Berlin 1894, p. 3. Etc.

⁽⁷⁾ Cf. *supra*, p. 84-85 (spécialement la note 5).

⁽⁸⁾ Cf. L. Stern, *Koptische Grammatik*, Leipzig 1880, et beaucoup d'autres auteurs après lui.

⁽⁹⁾ Cf. surtout G. Steindorff (*op. cit.* note 6), et *supra*.

⁽¹⁰⁾ Cf. P. Kahle, *Muséon* 63 (1950), p. 147-157, et *Bala'izah I*, Oxford, 1954, p. 377-380.

⁽¹¹⁾ P. Kahle, *op. cit.*, p. 231-232, appelle « semi-bohairic » (= *B^s* ?) le dialecte de ce texte, et il le considère comme étant une sorte de bohaïrique archaïque. Bien qu'il lui accorde la plus grande attention, il n'en fait donc pas encore un dialecte nettement individualisé.

pourrait y avoir été apporté depuis le Delta; il est vrai que les arguments cités en faveur de cette présomption sont tous extrêmement fragiles. Quoi qu'il en soit, à cause de ses affinités vocaliques avec *B* et consonantiques avec *S*, *F*, etc., il nous semble que *K* pourrait être placé assez commodément entre *B* et *F*, dans la région de Memphis par exemple, ou un peu plus au nord ⁽¹⁾.

B = « dialecte bohaïrique » [n'a pas eu besoin d'être identifié, car il n'est pratiquement jamais tombé dans l'oubli]. *B* est, après *S*, de tous les dialectes coptes, le mieux attesté. On en a de très nombreux textes littéraires, longs et de qualité excellente, en sorte qu'il est parfaitement bien connu. Les manuscrits les plus anciens que nous en ayons sont du IV^e siècle ⁽²⁾. *B* est resté d'abord pendant longtemps le dialecte local du Delta occidental ⁽³⁾ : voisin d'Alexandrie et de régions de l'Égypte particulièrement hellénisées, cet idiome était peut-être gêné dans son développement. Mais il s'est produit ensuite, au VII^e siècle, l'invasion arabe, qui a porté d'abord un coup mortel à l'élément hellénique en Égypte; l'on a pu voir, dès ce moment-là, *B* s'accroître en importance ⁽⁴⁾; au X^e-XI^e siècle, il est à son apogée, et au XI^e siècle aussi, il ravit à *S* sa prééminence, en devenant la langue liturgique officielle de l'Église copte (il l'est encore aujourd'hui). *B* a duré ainsi, comme *S* et *F* dans une moindre mesure, jusqu'à l'extinction complète de la langue copte, au XVII^e siècle environ (ou à peine plus tard) ⁽⁵⁾. Les premiers coptisants et

⁽¹⁾ Cf. aussi P. Kahle, *op. cit.*, p. 248 : « it seems probably that a type of Bohairic, presumably not unlike that of the Bala'izah semi-bohairic fragment (cf. note précédente), was the spoken dialect of Memphis and its neighbourhood in early times, perhaps extending as far south as Heracleopolis ».

⁽²⁾ Cf. P. Kahle, *op. cit.*, p. 274. Voir aussi : R. Kasser, *Papyrus Bodmer III, Évangile de Jean et Genèse I-IV, 2 en bohaïrique*, Louvain 1958; le dialecte attesté par ce dernier codex est un bohaïrique archaïque (*B^o*), un peu différent du bohaïrique classique (*B*), et contenant quelques éléments hétérogènes (*B^m* ?). Cf. R.

Kasser, *L'Évangile selon saint Jean et les versions coptes de la Bible*, Neuchâtel 1966, p. 66-76.

⁽³⁾ On en a de nombreuses preuves, dont les inscriptions bohaïriques du VI^e-VII^e siècle (et peut-être même du V^e siècle) découvertes aux Kellia. Cf. R. Kasser..., *Kellia 1965...*, Genève 1967. Et F. Daumas et A. Guillaumont..., *Kellia I, kôm 219...*, Le Caire 1969.

⁽⁴⁾ Cf. *infra*, p. 95, note 6.

⁽⁵⁾ L'existence de quelques traces d'un bohaïrique abâtardi, sous lequel transparait un arrière-fond saïdique, a été signalée dans un village de Haute-Égypte encore au XX^e

égyptologues d'Europe ont été mis au contact d'abord avec l'Église copte, et par sa liturgie, ils ont appris à connaître *B*. Ainsi, c'est par ce dialecte qu'ils ont, au XVII^e siècle, commencé à être informés quelque peu sur la langue copte en général, et qu'ils ont, à travers elle, frayé le chemin qui devait permettre aux savants de comprendre, au XIX^e siècle, l'égyptien pharaonique. *B* a donc été appelé d'abord le « copte » par excellence (la langue copte en général étant nommée alors plutôt « langue égyptienne »)⁽¹⁾; puis on lui a donné aussi et de plus en plus souvent, le nom de « memphitique »⁽¹⁾, et cela jusqu'à la fin du XIX^e siècle environ⁽²⁾. *B* a été appelé encore, rarement, « unterägyptisch », « niederägyptisch », ou « northern dialect ».

G = « dialecte *G* » [premier texte publié en 1892⁽³⁾, dialecte identifié en 1966]⁽⁴⁾. *G* n'est attesté que par un petit groupe de textes, tous brefs et non littéraires, un seul d'entre eux contenant ce dialecte à l'état pur, les autres attestant plutôt une forme dialectale *G^b*. Aucun de ces manuscrits ne semble être antérieur au VIII^e siècle, mais on ne saurait exclure que *G* ait existé, à l'état non littéraire, dès les origines de la langue copte; on trouve en tous cas plusieurs traces de son influence dans des documents plus anciens, d'autres dialectes (surtout *S*, *F* et *B*). Peut-on localiser *G*?... cette entreprise ne paraît pas irréalisable. En effet, si l'un des documents précités, de dialecte mêlé, semble avoir été trouvé dans le Fayoum, en revanche,

siècle (cf. W.H. Worrell et W. Vycichl, *Coptic Texts of the University of Michigan Collection*, Ann Arbor 1942, p. 294-354). Mais ce sont là, uniquement, de maigres réminiscences, quelques formules (coptes) utilisées dans le langage courant (arabe), et non pas un idiome copte homogène, ou en majorité copte, encore réellement vivant.

⁽¹⁾ Cf. *supra*, p. 77.

⁽²⁾ Dans ce domaine encore, Stern (*op. cit.* p. 78, note 1) a joué un rôle déterminant dans le renouvellement de la terminologie dialectale copte, en recommandant d'appeler ce dialecte le « bohaïrique ».

⁽³⁾ Cf. J. Krall, *Koptische Briefe*, Vienne 1892 [Krall date son travail de 1888], p. 41.

⁽⁴⁾ Cf. R. Kasser, *op. cit.* p. 85, note 5. W.E. Crum, « Coptic Documents in Greek Script », *Proceedings of the British Academy* 25 (1939), p. 249-271, spécialement p. 252-253, avait déjà étudié sérieusement ce dialecte, et signalé ses particularités les plus importantes; mais Crum n'avait pu se résoudre à lui accorder une individualité propre, et il le considérait comme une sorte de « bohaïrique » anormal, ou de « bohaïrique-bachmourique ».

la plupart des autres sont originaires du Delta, et le meilleur d'entre eux vient même du Delta oriental, d'un point proche de la région des « Bachmourites »⁽¹⁾; on sera donc tenté d'identifier *G* au dialecte « bachmourique », et cette thèse, qui ne peut pas être appuyée sur des preuves décisives dans l'état actuel de nos connaissances, doit être considérée, cependant, comme soutenable⁽²⁾. Quoi qu'il en soit, il ne semble pas que *G* ait duré au-delà du IX^e-X^e siècle (il a dû périr alors, étouffé par *B* et par l'arabe). *G*, considéré tacitement, par la plupart des coptisants, comme une sorte de « bohaïrique » (écrit au moyen d'un système orthographique tout à fait original), a cependant été appelé aussi « bachmourique »⁽³⁾ et « mansourique »⁽⁴⁾.

D = « dialecte bachmourique »⁽⁵⁾ (ou « dialecte de Damiette ») [connu presque uniquement par la mention qu'en fait Athanase de Qous au XI^e siècle]⁽⁶⁾. De ce dialecte qui, selon la tradition, se serait éteint au IX^e siècle (à cause de l'écrasement des « Bachmourites »), nous n'avons pratiquement aucun mot⁽⁷⁾. W. Vycichl a effectué récemment quelques recherches pour voir si *D* a laissé quelques traces dans la toponymie du Delta occidental⁽⁸⁾, et il est parvenu, pour l'instant, aux résultats suivants : en beaucoup de points importants, *D* est semblable à *B*; comme *B*, *D* semble avoir considéré comme des sons distincts ceux que *B* transcrit par ϣ et ϥ; il en est de même pour κ et ϣ, τ et θ, et probablement aussi pour ι et φ. Il est difficile de savoir comment *D* rend la voyelle atone en finale, mais

(1) Cf. *supra*, p. 76-77, et *infra*, p. 90-91.

(2) Cf. *infra*, p. 90-91.

(3) Cf. W. Westendorf, *Koptisches Handwörterbuch...*, fasc. 1, 2, 3, Heidelberg 1965, 1967, 1970, *sic* depuis les fascicules 2 et 3.

(4) Cf. K. Schüssler, *op. cit.* p. 78, note 7.

(5) Cf. *supra*, p. 87 (à propos de *F*), et p. 90 (à propos de *G*).

(6) Cf. *supra*, p. 76-77.

(7) W.E. Crum, *op. cit.* p. 89, note 4, cite seulement deux mots (p. 253) « reputedly Bushmâric : ωππω, of dubious meaning, and

τϣϣ, equivalent to εττω, crane ».

(8) Il a eu l'extrême obligeance de me communiquer les premiers résultats de ses recherches, en m'autorisant à les utiliser. Quand ses investigations seront achevées, il en publiera lui-même les résultats. La région de « Bachmour » est définie ainsi par E. Quatremère, *Recherches...*, p. 164 : « on donne ce nom à l'île placée entre le bras du Nil qui descend à Damiette et celui qui coule vers Aschmoun-Tanah ».

ce pourrait être par ε (ou η, ou même λ) aussi bien que par ι. Il est un point, cependant, où l'originalité de *D* paraît certaine : il semble prononcer d'une manière proche du *š* (*šād*) arabe ce que le copte rend par χ (ou par Ⲭ) : ainsi *S* χλανε = Ἰᾶνις, arabe *Šan* (*el-Ḥağar*); *B* ληⲥνωου (*ληχινωου) = Ἀντιώου (πόλις). Toutes ces caractéristiques de *D*, en tous cas, rendent possible son identification à *G*; certaines graphies propres à *G*, par exemple τζ équivalant à χ (ou σ) de *B*, pourraient fort bien correspondre à une nuance particulière dans la prononciation : ainsi τζ correspondrait à ce son proche du *š* arabe. Mais on n'a là, pour l'instant, aucune certitude.

A la fin de cette liste descriptive des dialectes coptes, nous mentionnerons encore le « vieux-copte »; certes, Crum lui attribue, dans son *Dictionary*, le sigle « O », mais nous préférons ne pas le suivre sur ce point, car ce procédé pourrait donner à croire que le « vieux-copte » est un dialecte, ce qu'il n'est pas. Le « vieux-copte » est un groupe de textes pré-coptes par leur syntaxe et plus ou moins coptes (ou démotico-coptes) par leur écriture. Leur orthographe est encore très hésitante et incertaine, et ils présentent les caractéristiques de plusieurs dialectes différents (cf., à ce sujet, *supra* p. 71-74).

Il ne sera pas inutile de donner maintenant quelques indications à propos du vocalisme et du consonantisme des dialectes *S*, *C*, *P*, *I*, *A*, *L*, *M*, *N*, *H*, *F*, *K*, *B* et *G* (nous excluons ici *E* et *D*, dont on ne sait pratiquement rien de précis).

LES CONSONNES

Les différences entre les dialectes coptes se manifestent principalement dans l'expression des sons égyptiens que l'alphabet grec ne rend peut-être pas avec toute l'exactitude désirable, ou même, ne rend, au mieux, que très imparfaitement. En copte, ces sons égyptiens sont rendus, le plus souvent, au moyen de lettres d'origine démotique. Leur nombre varie d'un dialecte à l'autre. D'une manière générale, on peut dire que plus un dialecte est resté archaïque, plus grand est le nombre de ses lettres démotico-coptes. L'évolution des dialectes coptes semble s'être faite dans le sens d'une simplification de leur alphabet; au cours de ce processus on en est arrivé à se contenter d'exprimer certains sons d'une manière plus

approximative, soit en utilisant la même lettre démotico-copte pour rendre deux sons différents et cependant voisins, soit en abandonnant même telle lettre démotico-copte pour la remplacer par une lettre gréco-copte dont la valeur phonétique n'était pas trop éloignée de celle de la précédente. Le dialecte le plus riche en lettres (ou lettres-sœurs) ⁽¹⁾ démotico-coptes est *P* : il en a dix. A l'opposé, le dialecte *G* n'a aucune lettre démotico-copte, et s'arrange tant bien que mal avec son alphabet purement grec, en combinant parfois deux consonnes pour exprimer tel son égyptien ne correspondant décidément à aucune consonne grecque prise isolément. Le tableau suivant ⁽²⁾ indique l'usage des lettres démotico-coptes, ou de leurs remplaçantes, dans les dialectes coptes (dans la colonne de *P* ou de *I*, quand une lettre est placée entre parenthèses, cela signifie que, même dans le meilleur document de ce dialecte, elle n'est plus utilisée régulièrement ⁽³⁾; et le tiret simple indique l'« absence de toute consonne » pour indiquer le son précité) ⁽⁴⁾.

⁽¹⁾ Les lettres α , β , et δ ne sont pas fondamentalement différentes de α et de ω : α et β sont en quelque sorte des variétés, donc des « lettres-sœurs » de α , et δ est une « lettre-sœur » de ω .

⁽²⁾ A propos de l'ordre des dialectes dans ce tableau, cf. *supra*, p. 79, note 1. *S* aurait pu être placé ailleurs, par exemple entre *F* et *K*, ou entre *M* et *H*. En ce qui concerne le dialecte *N*, comme il est attesté par un seul document, relativement bref et de mauvaise qualité, (cf. *supra*, p. 85), il n'est pas tout à fait assuré que ce dialecte utilise, en principe,

κ et non χ pour le son *f* (proportions dans ce document : κ 56%, χ 44%, et l'on remarque, en outre, plusieurs cas où χ remplace indûment κ).

⁽³⁾ Elle est en passe d'être remplacée par une lettre copte plus courante (β est remplacé par α , λ par le redoublement éventuel de la voyelle précédente, μ par ν , et δ par ω). *P*, en outre, confond fréquemment λ et μ .

⁽⁴⁾ Cette absence est presque toujours compensée par quelque modification, le plus souvent vocalique, des lettres voisines (cf. *infra*, p. 97, note 2).

SONS ↓	DIALECTES →	<i>S</i>	<i>C</i>	<i>P</i>	<i>I</i>	<i>A</i>	<i>L</i>	<i>M</i>	<i>N</i>	<i>H</i>	<i>F</i>	<i>K</i>	<i>B</i>	<i>G</i>
		◌	—	—	(ⲁ)	—	—	—	—	—	—	—	—	—
<i>f</i>		ϣ	ϣ	ϣ	ϣ	ϣ	ϣ	ϣ	ϣ	ϣ	ϣ	ϣ	ϣ	ϕ
<i>n</i>		ⲛ	ⲛ	(ⲛ)	ⲛ	ⲛ	ⲛ	ⲛ	ⲛ	ⲛ	ⲛ	ⲛ	ⲛ	ⲛ
<i>h</i> et <i>ḥ</i>		ⲉ	ⲉ	ⲉ	ⲉ	ⲉ	ⲉ	ⲉ	ⲉ	ⲉ	ⲉ	ⲉ	ⲉ	—
<i>ḥ</i> et <i>ḥ̣</i>		ⲉ	(ⲉ)	ⲉ	ⲉ	ⲉ	ⲉ	ⲉ	ⲉ	ⲉ	ⲉ	ⲉ	ⲉ	ⲉ
<i>ḥ̣</i>		ⲉ	ⲉ	ⲉ	(ⲉ̣)	ⲉ	ⲉ	ⲉ	ⲉ	ⲉ	ⲉ	ⲉ	ⲉ	ⲉ
<i>š</i>		ⲉ	ⲉ	ⲉ	ⲉ	ⲉ	ⲉ	ⲉ	ⲉ	ⲉ	ⲉ	ⲉ	ⲉ	ⲉ
<i>k</i>		ⲕ	ⲕ	ⲕ	ⲕ	ⲕ	ⲕ	ⲕ	ⲕ	ⲕ	ⲕ	ⲕ [ou ⲕ ?]	ⲕ ou ⲕ	ⲕ ou ⲕ
<i>k</i> ou <i>g</i>		ⲕ	ⲕ	ⲕ	ⲕ	ⲕ	ⲕ	ⲕ	ⲕ	ⲕ	ⲕ	ⲕ ou ⲕ	ⲕ ou ⲕ	ⲕ
<i>t</i> et <i>d</i>		ⲧ	ⲧ	ⲧ	ⲧ	ⲧ	ⲧ	ⲧ	ⲧ	ⲧ (ou ⲧ)	ⲧ	ⲧ	ⲧ	ⲧ
<i>ti</i> ou <i>di</i>		ⲧ	ⲧ	ⲧ	ⲧ	ⲧ	ⲧ	ⲧ	ⲧ	ⲧ	ⲧ	ⲧ	ⲧ	ⲧ
TOTAL DES LETTRES DÉMOTICO-COPTES		6	7	10	8	7	6	6	4	4	6	6	7	zéro

On aura remarqué que, dans le tableau précédent, le groupe *h* — *š* (sons *h ḥ ḥ̣ ḥ̣̣ š*) joue un rôle discriminant très important. En observant comment les divers dialectes coptes transcrivent ces sons au moyen de leur orthographe particulière, on peut classer ces dialectes en cinq groupes, correspondant chacun à une certaine période d'évolution logique ⁽¹⁾ de la langue copte écrite. Plus un dialecte est capable de rendre

⁽¹⁾ Nous ne parlons pas ici d'évolution chronologique, bien que cette dernière accompagne et détermine d'une certaine manière l'évolution logique : mais le parallélisme entre ces deux sortes d'évolutions est loin d'être absolu. Comme nous le verrons plus loin *P* est le moins évolué des dialectes coptes, et pourtant il apparaît à l'aube du copte littéraire en même temps que *S*, dialecte très

évolué. Nous ne connaissons pas la préhistoire de ces dialectes, et nous devons constater simplement qu'ils sont, dans l'histoire, contemporains. Pourtant, sur le plan logique, *P*, sans être l'ancêtre direct de *S*, représente un stade d'évolution antérieur à celui de *S* : en quelque sorte, *P* correspond à quelque « proto-*S* » dont nous n'avons aucun document.

un grand nombre de sons différents, en utilisant pour cela un grand nombre aussi de signes alphabétiques différents, plus il est archaïque. Ces signes seront le plus souvent, pour le groupe $h - \check{s}$, des lettres démotico-coptes, mais l'usage de lettres gréco-coptes ne saurait être exclu, comme le montre *G*, lequel, sans aucun signe démotico-copte, parvient à différencier, dans le groupe $h - \check{s}$, un nombre de sons relativement élevé, trois en tout, en sorte qu'il est, sur ce plan, pareil à *B*, et tout aussi archaïque. Les dialectes très évolués, au contraire, ne distinguent plus qu'un petit nombre de sons, deux en tout, dans le groupe $h - \check{s}$. Et il existe un stade logique intermédiaire, à l'intérieur duquel les dialectes s'efforcent de distinguer encore un nombre de sons relativement élevé, mais, ayant appauvri leur alphabet en abandonnant telle ou telle lettre démotico-copte, ils doivent faire usage de signes diacritiques, permettant de créer, à partir d'une lettre, une lettre-sœur⁽¹⁾, et de donner ainsi, à une même lettre, deux valeurs différentes. Voici ces cinq périodes :

I a *Période d'extrême abondance* : 6 sons démotiques → 4 lettres coptes. Dialecte *P* (h et $\check{h} = \mathfrak{z}$, \check{h} et $\check{\check{h}} = \mathfrak{b}$, $\check{h} = \mathfrak{p}$, $\check{s} = \mathfrak{a}$).

I b *Période d'abondance modérée* : 6 sons démotiques → 3 lettres (ou phénomènes graphiques particuliers) coptes. Dialecte *B* (h et $\check{h} = \mathfrak{z}$, \check{h} et $\check{\check{h}} = \mathfrak{b}$, \check{h} et $\check{s} = \mathfrak{a}$); dialecte *G* (h et $\check{h} =$ néant⁽²⁾, \check{h} et $\check{\check{h}} = \mathfrak{x}$, \check{h} et $\check{s} = \mathfrak{cz}$).

II a *Période intermédiaire riche* : 6 sons démotiques → 2 lettres et 2 lettres-sœurs coptes. Dialecte *I* (h et $\check{h} = \mathfrak{z}$, \check{h} et $\check{\check{h}} = \mathfrak{z}$, $\check{h} = \mathfrak{z}$, $\check{s} = \mathfrak{a}$).

II b *Période intermédiaire modérément riche* : 6 sons démotiques → 2 lettres et 1 lettre-sœur copte. Dialecte *A* (h et $\check{h} = \mathfrak{z}$, \check{h} , $\check{\check{h}}$ et $\check{h} = \mathfrak{z}$, $\check{s} = \mathfrak{a}$); dialecte *C* (h et $\check{h} = \mathfrak{z}$, \check{h} et $\check{\check{h}} = \mathfrak{z}$, \check{h} et $\check{s} = \mathfrak{a}$).

III *Période de resserrement (ou période classique)* : 6 sons démotiques → 2 lettres coptes. Dialectes *S, L, M, N, H, F*, et *K* (h , \check{h} , \check{h} et $\check{\check{h}} = \mathfrak{z}$, \check{h} et $\check{s} = \mathfrak{a}$).

En examinant la qualité et la position des dialectes coptes à l'intérieur de la série que nous utilisons habituellement ici, et en faisant abstraction de *E* et *D* dont

⁽¹⁾ Cf *supra*, p. 92, note 1.

d'une modification vocalique compensatoire

⁽²⁾ Si le \mathfrak{z} n'est remplacé par aucune lettre gréco-copte en *G*, en revanche, ce $\langle \mathfrak{z} \rangle$ est suivi

(cf. *infra*, p. 97, note 2).

nous ne savons presque rien, et de *S* qui aurait fort bien pu être situé ailleurs qu'à l'extrémité gauche (sud) ⁽¹⁾ de cette série, on est frappé de voir qu'on peut les répartir en trois groupes ⁽²⁾, les dialectes les plus archaïques se situant aux deux extrémités de la vallée du Nil, les dialectes neutres (les plus évolués) étant groupés au milieu, dans la partie septentrionale de la Haute-Egypte, et surtout en Moyenne-Egypte : *CPĪA(LMNHFk)BG*. On pourrait trouver là un argument sérieux pour placer également dans cette partie médiane, quelque part entre *L* et *K* (et probablement assez près de *K*), l'origine du dialecte *S*, qui est, de tous, le plus neutre, et les principaux centres d'activité intellectuelle coptes aux (II^e)-III^e-IV^e siècles ⁽³⁾; ces centres étaient éloignés, ainsi, des grands pôles helléniques (la région d'Alexandrie et le Fayoum) ⁽⁴⁾ et égyptiens pharaoniques (Thèbes et Memphis) ⁽⁵⁾, qui pouvaient inhiber, dans leur voisinage, le développement du copte littéraire ⁽⁶⁾.

LES VOYELLES

Il y a également, entre les dialectes coptes, de nombreuses différences vocaliques, et même si elles sont, pour l'égyptologue, moins importantes que les différences consonantiques, elles méritent cependant d'attirer son attention. Dans l'alphabet copte, toutes les voyelles ⁽⁷⁾ proviennent de l'alphabet grec, ce qui n'est guère étonnant, puisque les signes graphiques de l'égyptien pharaonique, même démotique, expriment tous des sons principalement consonantiques, et non vocaliques.

⁽¹⁾ Cf. *supra*, p. 79, note 1, et *infra*, p. 101.

⁽²⁾ 1° *CPĪA*; 2° *LMNHFk*; 3° *BG*.

⁽³⁾ Cf. *infra*, p. 96, note 1.

⁽⁴⁾ Nous avons compté *F* dans les dialectes coptes « neutres », mais il est en fait le moins neutre d'entre eux, avec cette prépondérance du λ par rapport au ρ , qui le distingue de tous les autres.

⁽⁵⁾ Nous avons placé *K* aux environs de Memphis, mais on pourrait fort bien le situer un peu plus au sud.

⁽⁶⁾ Il est frappant de constater l'essor que *B* prend après que l'invasion arabe a porté un coup mortel à l'élément hellénique en Egypte. *F* a bénéficié lui aussi, dans une

moindre mesure, de ces circonstances plus favorables.

⁽⁷⁾ Ces voyelles sont λ , ϵ , η , $(\epsilon)\iota$, \omicron , $(\omicron)\Upsilon$, ω ; nous parlons de « voyelles » même à propos de $(\epsilon)\iota$ et $(\omicron)\Upsilon$ qui, dans certains cas, et selon l'étymologie, expriment des sons consonantiques (*j* et *w* égyptiens); en effet, le copte a tenu à rendre ces sons au moyen de lettres grecques qui sont indiscutablement des voyelles, et les copistes coptes semblent bien, d'ailleurs, les avoir considérées comme des voyelles, au même titre que λ , ϵ , η et \omicron . Cf. à ce sujet, par exemple, A. Rahlfs, *Die Berliner Handschrift des sahidischen Psalters*, Berlin 1901, p. 19, note 1.

On retrouve alors naturellement, dans l'ensemble des dialectes coptes, chacune des sept voyelles grecques, dans des proportions qui varient cependant d'un dialecte à l'autre, tandis que seuls les dialectes coptes exceptionnellement évolués et en quelque sorte décadents, en très petit nombre, cherchent à simplifier leur alphabet en diminuant, en particulier, le nombre de leurs voyelles (*N* éliminant ainsi totalement ω , et *H* éliminant presque entièrement ϵ et \omicron). La « coloration » vocalique des divers dialectes coptes contribue donc à marquer, d'une manière assez spectaculaire, leur physionomie individuelle. Nous énumérerons ici (voir le tableau ci-contre) quelques-unes seulement de ces caractéristiques vocaliques (celles qui, le mieux, permettent de distinguer l'originalité des dialectes) ⁽¹⁾.

Le vocalisme des dialectes coptes permet de les répartir en cinq groupes (ou quatre groupes, le groupe 1 ayant d'importantes affinités avec le groupe 5) : 1° *S C*; 2° *P*; 3° *I A L*; 4° *M N H F* (*N* et *H* formant là une sorte de sous-groupe, qu'on peut distinguer de *M* et *F*); 5° *K B G* (proches de *S* et *C*) ⁽²⁾.

Nous donnerons finalement quelques exemples du vocabulaire de ces dialectes ⁽³⁾:

[$\lambda\gamma\omega$ « et »] : $\lambda\omicron\gamma$ *I A*, $\lambda\gamma\omega$ *S C P L M H F K*, $\lambda\gamma\omicron$ *N*, $\omicron\gamma\omicron\epsilon$ *B*, $\omicron\gamma\omicron\epsilon$ *G*.

⁽¹⁾ Si nous avions voulu le rendre complet, il serait devenu plus compliqué et plus vaste, en sorte qu'il n'aurait pu trouver sa place ici. P. ex. *A* transcrit parfois \bar{a} par $\omicron\gamma$ même au milieu du mot (en « double voyelle », cf. Till, *Dialektgrammatik*, p. 10-11); pour \bar{a} en finale, on trouve parfois $\omicron\gamma$ dans deux des sous-dialectes de *L* (Acta Pauli [C. Schmidt] et textes de Nag' Hammâdi [codex I, 1-5, X, 1-2, XI, 1-2]), après c , [ϵ] (?), et x ; ces mêmes sous-dialectes de *L* ajoutent parfois ϵ à la fin du mot (après la syllabe fermée atone suivant la syllabe accentuée, ou après la syllabe fermée accentuée), moins souvent que *A*, tandis que d'autres (textes manichéens) le font presque aussi souvent que *A*.

⁽²⁾ Cette similitude pourrait être un argument supplémentaire (cf. *supra*, p. 94-95) pour placer *S* (et *C*) non loin de *B* (et *K*). Il est vrai que *P* a, lui aussi, quelques points communs avec *S* (et il paraît vraisemblable que *P* fut le dialecte de Thèbes); mais on pourrait concevoir que *P* ait été, sur certains points, influencé par *S* à un moment où ce dialecte s'était déjà implanté dans les principaux centres de Haute-Egypte, Thèbes en particulier.

⁽³⁾ A part le premier de chaque série, les mots entre [...] n'ont pas encore été attestés; nous les avons restitués uniquement quand nous avons pensé pouvoir le faire d'une manière suffisamment sûre, à partir de formes voisines.

SONS ↓	DIALECTES →	S	C	P	I	A	L	M	N	H	F	K	B	G
1) <i>ā</i> en syllabe fermée		o	o	o	λ	λ	λ	λ	λ	λ	λ	o (ou ω) ⁽¹⁾	o (ou ω) ⁽¹⁾	o (ou ω) (ou oγ?) ⁽²⁾
2) <i>ā</i> en finale et en 'double voyelle'		o	o	o	o	o	o	λ	λ	λ	λ	o	o	o (ou ω, ou oγ) ⁽²⁾
3) <i>ā</i> { sauf en finale en finale		ω	ω	ω	ω	ω (ou oγ) ⁽³⁾	ω	o	o	ω	ω	[ω (ou o)] ⁽⁴⁾	ω (ou o) ⁽⁴⁾	o (ou ω, ou oγ) ⁽²⁾
		ω	ω	ω	oγ	oγ	ω (ou oγ) ⁽³⁾	ω	o	ω	ω	ω	ω	o (ou ω, ou oγ) ⁽²⁾
4) <i>i</i> en syllabe fermée		λ	λ	λ	ε	ε	ε	ε	λ	λ	ε	λ	λ	λ
5) voyelle atone (ou <i>i</i>) en finale		ε	ε	ε (ou λ) ⁽⁵⁾	ε (ou i) ⁽⁶⁾	ε	ε (ou i) ⁽⁶⁾	ε	—	h	i	i	i	i
6) <i>i</i> en finale et en double voyelle		h	h	h	h	i	h	h	h	h	h	h	h	[h]
7) syllabe fermée atone après syllabe accentuée		—	—	—	—(+ε) ⁽⁷⁾	—(+ε) ⁽⁷⁾	—((+ε)) ⁽⁸⁾	—	—(ou λ) ⁽⁸⁾	h (ou λ) ⁽⁸⁾	ε (ou —)	ε (ou —)	ε (ou —)	ε (ou —)
8) préposition <i>r</i> -«vers»		ε-	ε-	λ-	λ-	λ-	λ-	ε-	ε-	—	ε-	ε-	ε-	ε-

— signifie : pas de voyelle dans la syllabe (simplement) une consonne (cf. 5) ou deux (cf. 7), généralement avec la surligne.

(1) ω devant *j* ou *ʁ* en même syllabe.

(2) Syllabe fermée : ω après (z) (*G* omet systématiquement de transcrire *h* et *h*) et devant oγ; oγ (?... en tous cas en monosyllabes) après *κ* (correspondant à oγ consonnantique

dans *B*). Syllabe ouverte : ω après (z)... (cf. *supra*), et peut-être aussi après *ʁz* (exemples douteux) et devant oγ; oγ après *cz*.
(3) Cf. p. 96, note 1.

(4) o devant z en syllabe ouverte.

(5) λ, en principe, si cette voyelle atone correspond à un ancien :

(6) Selon E. Edel (« Neues Material zur Herkunft der auslautenden Vokale -e und -i

im Koptischen », ZÄS 86 (1961), p. 103-106) : « -i ferscheint[überall da, wo silbenanlautendes *j* durch Wegfall der Endung -ʁ zu silbisch -i geworden war ».

(7) Adjonction d'un *e* après cette syllabe : par exemple, *καγμε ΙΑΛ*; *κατμε ΙΑ* (*L*) « entendre ». Cf. p. 96, note 1.

(8) λ avant z.

[εβολ « dehors »] : λβαλ *Ī A L*, λβολ *P*, εβολ *S C K B*, εβαλ *M N F*,
βαλ *H*, επολ *G*.

[εοογ « gloire »] : λγ *M*, ελγ *A L F N*, ελογ *Ī*, ελογ ου ηλογ (selon
l'article)⁽¹⁾ *H*.

[κω « mettre »] : λω *P*, κω *S [C] M H F*, κωε [*Ī*] *L*, κογ *A*, κο *N*,
κω [*K*] *B G*.

[μνηφε « foule »] : μνηφλ *P*, μνηφε *S [C] L*, μμειφε *A*, μνηφε *Ī M*,
[μνηφH *H*], μνηφι *F*, [μνηφ̄ *N*], μνηφ *K B*.

[νογτε « dieu »] : νογτε *S C P Ī L*, νογντε *A*, νογτι *H*, νογ†
M F K B, νογ†̄ *N*, νογλι *G*.

[ρωμε « homme »] : ρωμε *S C P Ī A L*, ρωμη *H*, ρωμι *K B*, [ρωμι *G*],
ρομε *M*, ρο̄ *N*, λωμι *F*, ρ̄μεϥ- *P*, ρεϥ- *S [C Ī] A L M K B*, ρ̄β- *N*,
ρ̄βϥ- *H*, ρεφ̄- *G*, λεϥ- *F*.

[σωτ̄μ « entendre »] : σωτ̄μ *S C R L*, σωτμε *Ī A (L)*, σωτεμ [*K*] *B F*,
σωτημ *H*, σοτ̄μ *M N*, σολεμ *G*.

[с2λї « écrire »] : с2λї *P B*, [с2λї *C*], с2εї [*Ī*] *A*, с2εεї *L*, с2εї *M F*,
с2λї *S [N H K]*, с2λει *G*.

[† « donner »] : † *S C P [Ī] A L M F K B*, τι *N H G*.

[των « où? »] : των *S [C] H F*, τον *M N*, το *Ī L*, του *P*, τω *A*, θων
[*K*] *B [G]*.

[тсаво « enseigner »] : тсаво *P [Ī] A L*, тсавл *M [H F]*, тсаво *S [C K]*
B [G], [савл *N*].

[ογωω « vouloir »] : ογωω *P*, ογωε *A*, [ογωϣ̄ *Ī*], ογωφε *L*, ογωω
S C H F [K] B, ογωω [*M*] *N*, वोγсз *G*.

[ογχαλї « être sauvé »] : ογχηїτε *P*, ογχεї *M*, ογχε(ε)ι *A L*, ογχαλї
S C N F B, ογτзλει *G*.

(1) *H* écrit normalement ογελογ et πηλογ.

[ωπ̄ε « vivre »] : ω-ϕ *P*, ωηϕ *B*, [ωηε *C*], ωηε [*I*] *A*, ωπ̄ε *SF* [*K*],
ω(ω)π̄ε *L*, ωηλ *H*, οπ̄ε *M*, οηλ *N*.

[ωωπε « être »] : ωωπε *P*, ζωπε *A*, ϕωπε *I*, ωωπε *S* [*C*] *L*, ωωπε *M*,
ωωπη *H*, ωωπι [*K*] *BF*, ωωπ̄ *N*, σζογπι *G*; ϑολπ⁺ *P*, ζωοπ⁺ *A*,
ϕο(ο)π̄⁺ *I*, ωροπ⁺ *S* [*C*] *L*, ωοπ⁺ *KB*, ωλλπ⁺ *NHF*, ωλπ⁺ *M*,
σζοπ⁺ *G*; [εωωπε « si » *P*] ⁽¹⁾, εωωπε *A*, [εϕωπε *I*], εωωπε *SCL*,
εωωπε *M*, [εωωπη *H*] ⁽²⁾, εωωπι *F*, εωωπ [*K*] *B*, [εωωπ *N*] ⁽³⁾,
εσζογ (*sic*) *G*.

[ωλχε « parler »] : ωλχε *S* [*C*] *P*, ωλχη *H*, ωεχε *I* *AL*, ωεχι *F*,
ωλχ̄ *N*, σεχε *M*, ελχι [*K*] *B*, ελτζι *G*.

[zi- « sur, et, ou »] : zi- *SCIALM* [*N*] *HFKB*, ze- *P*, ei- *G*.

[zo « visage »] : zo *S* [*C*] *P* [*I*] *ALKB*, za *NHMF*, ω *G*.

[zomom « être chaud »] : ϕημ⁺ *B*, ζημ⁺ *C*, ζημ⁺ *SLF* [*K*], ζγμ⁺ *M*.

[z̄i- « dans »] : ϕ̄η- *P*, ϕ̄εν- *B*, z̄i- *I* *A*, [z̄i- *C*], z̄i- *SLMN*, zeη- *FK*,
z̄ηη- *H*, x̄εν- *G*.

[x̄no « engendrer »] : τ̄ηno *P*, τ̄εno *A*, [τ̄ϕ̄no *I*], φηλ *N*, βηλ *H*,
x̄no *S* [*C*] *L*, x̄ηλ *MF*, x̄φο [*K*] *B*, [τ̄ζφω? *G*].

[six « main »] : κιx *P*, σιx *SC* [*I*] *ALMNF*, x̄ιx [*K*] *B*, σιϑ *H*,
[τ̄ζιτ̄ζ *G*].

(1) *P* n'utilisait peut-être que εϑχε (à côté de ἴτε).

(2) *H* n'utilisait peut-être que εωχη.

(3) Voir la note 2.

